



Jérôme Noirez  
**Le Carnaval des abîmes**  
(Féerie pour les ténèbres - 3)



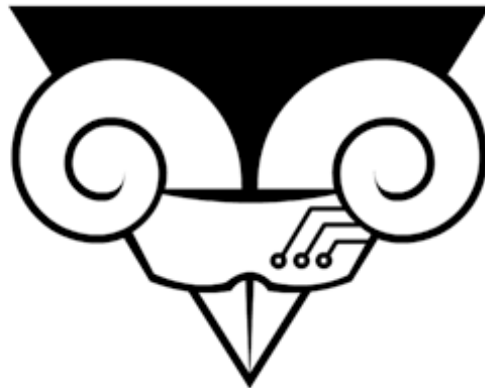
Jérôme Noirez

# Féerie pour les ténèbres



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



# e-Bérial'

Ouvrage publié sur la direction de Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-406-7

Code SODIS : en cours d'attribution

Parution : mars 2012

Version : 1.0 — 24/02/2012

Illustration de couverture © 2011, Aurélien Police

© 2012, Le Bérial', pour la présente édition

## Chapitre 1

### Obicion rouvre la plaie d'argile

LA NUIT A DES ODEURS DE FOIN coupé et de terre soumise plusieurs jours durant à la canicule. Un vent léger et doux souffle de l'est et soulève la poussière des champs bordés de haies d'épineux. Le ciel étire sa voûte par-dessus les bois, et la lune n'est qu'une aiguille de maroquinier perdue parmi les étoiles ; pourtant on y voit assez clair pour deviner le lit tranquille de l'Hyle, la rivière poissonneuse et navigable qui traverse Enlori, ainsi que les collines de Saillette qui dessinent dans le lointain des pains de sucre.

À l'incessant grelot d'une cigale plantée comme une fibule sur le tronc d'un chêne, répondent les rumeurs harmoniques des vibrations qui s'engloutissent derrière les montagnes érodées de la Région du Centre.

Pour sûr, c'est une nuit délicieuse.

Sur une table couverte de branches de laurier, des tonneaux de vin ont été mis en perce, et les gens s'y pressent pour y remplir leur verre avant d'aller s'asseoir dans la bruyère ou sur des chaises pour ceux qui ont eu le courage d'en porter une jusqu'ici — le chemin montant d'Enlori est pentu et caillouteux.

Parmi ces courageux qui ont porté sur leur dos, durant presque une demi-lieue, l'une de ces lourdes chaises en bois de laurier médicinal qui fit autrefois la réputation des ébénistes d'Enlori, se trouve un vieil homme. Quoique son âge soit difficile à distinguer, la nuit faisant l'effet d'un baume sur les visages ridés ; et puis il se tient droit sur sa chaise, tel un jeune homme plein de morgue, une main appuyée sur le pommeau d'une épée, l'autre tenant un verre taillé dans le tronc d'un laurier.

Trois autres hommes sont assis près de lui, trois bourgeois, plus jeunes sans doute, mais déjà courbés par un début d'ivresse. Tous quatre papotent en sourdine, un peu à l'écart d'une foule plutôt clairsemée.

« Autrefois », dit l'un des bourgeois nommé Pafinol, propriétaire des viviers de l'Hyle où l'on engraisse perches et truites qui se vendent jusque dans la capitale, « autrefois, tout Enlori serait monté, ah ! oui, la ville aurait été déserte, et notre pauvre officier de justice Escalot Beringuet... Vous vous souvenez de lui ? Il usait ses chausses jusqu'au matin pour dissuader les voleurs de visiter les maisons.

– Maintenant il n’y a plus que les vieux qui viennent », lui répond Mirmepeste, le plus gras des trois bourgeois, mercenaire il y a longtemps, mais qui s’illustra finalement avec plus de succès dans l’art de la pâtisserie.

« Les autres, les jeunes, ils n’en ont que pour la Technole ! Quel malheur ! » maugrée dans son verre Parche qui n’a pas très bonne réputation en ville car personne ne sait vraiment d’où lui vient sa fortune.

Pafinol tourne un visage échauffé vers le vieil homme qui boit son vin à petites gorgées.

« Obicion mon ami, je suis heureux que tu sois là, avec nous. »

Ce dernier hoche la tête :

« Je n’aurais raté la leçon d’astronomie estivale pour rien au monde.

– Il faudra un de ces jours que nous fassions tinter le fer toi et moi », lui lance Mirmepeste en montrant sa propre épée qu’il n’a pas sorti du fourreau depuis plus d’un an, et encore était-ce pour repêcher son chapeau dans la rivière.

Obicion ne répond pas à cette invitation, mais il s’autorise un sourire en imaginant la scène : dès la première passe, le pauvre Mirmepeste s’estropiant lui-même.

« On dit, intervient Parche, que tu continues à t’entraîner chaque jour. Pourquoi ne profites-tu pas de ta retraite pour... pour... t’occuper de choses plus paisibles ?

– Plus paisibles ? Si mon existence est à présent plus paisible, ma mémoire, elle, ne l’est pas. Je crains d’avoir autrefois renoncé à la paix. »

Parche se racle la gorge, un peu gêné, puis il gratte le plumeau bigarré de son chapeau.

« C’est que je ne voulais pas raviver des douleurs anciennes...

– Tu ne ravives rien. On ne ravive pas ce qui est à vif... Pardonnez-moi, je vous prie... Car cette nuit est consacrée à l’émerveillement, n’est-ce pas ?

– Et ce malgré des nouvelles inquiétantes, soupire Pafinol.

– C’est une drôle d’époque que la nôtre, hein ? » philosophe Mirmepeste (un exercice, parmi tant d’autres, dans lequel il n’excellait pas.)

« Oui, renchérit Parche, on dit... on dit que, des caveaux papaux, ont été sorties les... enfin, vous savez ce qu’on dit... Euh... Mais je vais me taire, maintenant. »

La cigale dans son chêne fait soudainement de même, laissant la place à un silence qui serait oppressant s’il n’y avait pas la douceur de la nuit.

« En tout cas, chuchote Pafinol à l’oreille d’Obicion, cela me rassure de savoir que nous avons un maître d’armes à Enlori.

– Pas moi », lui répond l’ancien officier de justice.

Une clochette tinte. Le prévôt d’Enlori, Falture le Jeune, éclairé par le maigre faisceau d’une torche électrique que tient l’un de ses subalternes, se juche sur un tabouret et commence à débiter un discours que personne ne songe même à écouter.

« Ah ! Vous voyez ça ! Une torche électrique ! s’exclame Parche en s’agitant sur sa chaise. Quel mauvais goût ! »

Son ridicule chapeau à plumes lui tombe sur le nez. Il récrimine de plus belle. Dans son dos, une dame en tablier lui fait « chut ! » car, sur le rocher de la Craffe qui darde son nez pointu vers le sud, la lumière du Fanal Astronomique vient de s'allumer.

Émue, la cigale reprend le cours interrompu de ses stridulations.

La tradition populaire prétend que cette grande lanterne de pierre fut érigée dans le prolongement de la corniche il y a de cela cinq siècles. Un ermite de la Région du Centre s'était attelé seul à cette tâche, et lorsque les paysans dans les champs, observant son travail de bête de somme, lui avaient demandé : « Mais tu fais quoi avec tous ces cailloux, à part te tordre le dos ? » Il avait répondu : « Je fais un doigt qui montre le ciel, car il se pourrait qu'un jour on oublie qu'il faille lever la tête pour le voir. » Le lendemain, il avoua à des glaneuses qui lui posaient la même question : « Je fais un perchoir assez solide pour que s'y posent de très gros oiseaux. »

Finalement, l'ermite mourut au pied de son doigt-perchoir, et d'ailleurs, ce fut là qu'on l'enterra.

Deux siècles plus tard, on vit passer dans le ciel d'Enlori la première centiloge, ces aérolites que les enfants appellent caillasses de nuit et qui ressemblent à d'énormes pyrites cuivreuses. Et les habitants d'Enlori se prirent d'une soudaine passion pour l'astronomie, pas l'astronomie des savants qui passent de longues années à tracer au compas des cercles d'azimut, mais une astronomie à rêver. Même les plus modestes se firent fabriquer des lunettes par des artisans des marches libres de Mortelayras — c'est en effet dans ce pays de salines que l'on trouve les plus grands opticiens, car, *nécessité faisant ingéniosité*, on sait depuis des temps immémoriaux y compenser les brûlures rétiniennees causées par la réverbération et les vents saumâtres. On se retrouvait durant l'été sur les plateaux autour du rocher de la Craffe, là où la voûte céleste est la plus vaste — on abattit toutefois, et sans trop de remords, quelques grands arbres qui gênaient la vue. On y admirait les miracles du cosmos, toutes ces choses qui brillent, clignotent, miroitent, jettent du feu en tournant sur elles-mêmes, et laissent des traînées d'argent. Et lorsqu'une centiloge venait à passer, toutes les lunettes se tournaient vers elle et la suivaient jusqu'à ce qu'elle ait disparu derrière les montagnes. Un savant fit remarquer que les centiloges n'avaient rien à voir avec l'astronomie, car elles ne volent pas plus haut que ne volent les nuages.

Mais la nuance n'intéressa guère les astronomes amateurs d'Enlori.

Un jour, un féeur-marchand vint à Enlori. Il avait avec lui les instruments les plus récents inventés à Ando, ce genre d'objets merveilleux, mais dont il vaut mieux ignorer le contenu et les procédés ayant permis leur élaboration. Entre un crache-froid, un oliflambe et une boîte à favoles qui, lorsqu'on l'ouvre, raconte d'une voix suave des contes aux enfants, se trouvait une grosse lanterne qui ressemblait à une boule de verre soufflé couverte de protubérances. Au centre de cette boule, une limace, enroulée sur elle-même, dormait dans son mucus.

« Ceci, expliqua le féeur, est un fanal astronomique ! Une lampe capable de projeter dans le ciel tout ce que le ciel contient et même plus ! Des images ! Oui ! Mais des images qui vous sembleront plus vraies que la nature ! Garantie mille ans ! »

On lui objecta que la nature fait déjà fort bien son office sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter quelque chose, et qu'en plus, la garantie en est infiniment plus longue.

Pour convaincre ses futurs clients, il fit la nuit même une démonstration. Et des lunes dévalèrent les toits, des comètes s'accrochèrent aux arbres de la place de l'Escalot comme des lampions fabuleux, dans le ciel limpide, des lignes de feu s'esquissèrent entre les étoiles composant les trente-neuf constellations, puis des dessins de belle facture s'y superposèrent...

Tous les habitants d'Enlori se mirent à leurs fenêtres et firent « oh ! » en chœur.

Cela ne fit ni une ni deux. On préleva sur les oytes municipaux de quoi acheter la fameuse lampe astronomique, et celle-ci, depuis lors, est dressée chaque été sur le doigt de pierre du rocher de la Craffe. La larve féérique qu'elle contient est réveillée de son sommeil glaireux par la chaleur d'un flambeau, et elle se met aussitôt à projeter les images inscrites dans sa substance pour le plaisir de spectateurs attentifs.

Il faut juste une fois l'an purger la lanterne de son trop-plein de mucus et nourrir la larve d'une once de pus brun puisé dans la plaie faite par une morsure de lombryne sur le flanc d'un cochon.

\*

« Oh ! oh ! fait Parche.

– Eh bien... » ne cesse de répéter Mirmepeste qui, à force de vin, mène un duel contre son propre esprit.

« Aaaah... » soupire Pafinol en extase.

Obicion admire lui aussi la ronde des phases lunaires qui tourne au-dessus de l'horizon et les bêtes héraldiques qui portent sur leurs fronts les croissants et les disques, et s'extasie, mais en silence, devant la bataille aérienne des soixante espèces connues de comètes — frangées, ourlées, chevelues, doubles, espiègles, aurifères, etc.

Sur le rocher de la Craffe, un cornemuseux du pays joue l'*Organon Astrologien*, une vieille composition récemment remise au goût du jour par le fameux Jobelot d'Ando.

Alors que les comètes s'égaillent, agitant leurs flagelles comme des têtards d'or liquide, apparaît dans le ciel un rocher de cuivre et d'argent hérissé d'angles : une gigantesque centiloge qui tournoie lentement sur elle-même et jette sur les prés des reflets minéraux.

« Je ne me souviens pas de cela, remarque Obicion.

– Nous l'avons fait ajouter, lui apprend Pafinol. En souvenir de la grande centiloge de 1206. Un féeur est venu spécialement d'Ando pour dresser la larve à ce nouveau tour.

– C'était en 1207 ! le coupe Parche. Je m'en souviens bien ! Pendant un épouvantable hiver. L'Hyle avait gelé.

– 1206. C'était quelques jours avant la nouvelle année.

– Après !

– Avant !

– C’était il y a dix ans, bredouille Mirmepeste. Ce qui fait... » Il compte sur ses doigts : « 1208 !

– Mais selon quel calendrier ? s’emporte Parche. La chronologie papale de Sainterel, le calendrier des rois, l’éphéméride féerique d’Ando, ou celui des barbares des Estragneterres ? Ont-ils un calendrier, d’ailleurs ? D’après la chronologie papale, nous sommes en 1132. D’après l’éphéméride féerique, en 1656.

– Tu te bases sur la version ancienne ou sur celle amendée par le comte Eschaquelle-Rafleux ? »

Obicion se masse les orbites.

« Peu importe, peu importe. Racontez-moi... Il y a dix ans, je poursuivais le cuisinier assassin Cuine le Viandier. Inspiré, je crois, par les conserves que l’on trouve dans la Technole, il tassait ses victimes vivantes dans des bidons métalliques remplis de saumure, et il servait ensuite cette choucroute dans les auberges les plus élégantes de Caquehan. Je n’avais pas vraiment l’occasion de prêter l’oreille aux faits divers survenus à Enlori.

– Il y a peu à dire en fait, commence Pafinol. Durant l’hiver mille deux... enfin, il y a dix ans, de ça nous sommes tous d’accord...

– C’est à voir, bougonne Parche, l’année féerique n’a que dix mois lunaires. »

Trois regards noirs le dissuadent de poursuivre sa démonstration calendaire.

« Donc, continue Pafinol, une nuit, nous avons vu passer une centiloge d’une taille démesurée. Jamais on n’en avait vue de si grosse. Sans doute cinquante fois plus grosse que les plus grosses centiloges répertoriées. Sa manière de voler était différente. On avait la sensation que son poids et sa taille rendaient sa trajectoire torve. D’habitude, les centiloges finissent leur course dans la Région du Centre, mais celle-ci, après avoir comme hésité, a filé droit vers le sud, vers les montagnes d’Ando... L’année dernière sont passées d’autres centiloges folles qui allaient vers le sud, mais aucune n’était aussi volumineuse. »

Après avoir vérifié que les regards de ses compagnons ont perdu de leur sévérité, Parche, plus timidement cette fois, vient de nouveau mettre son grain de sel :

« Et des gens racontent qu’elle semait sur son sillage de tout petits morceaux d’elle-même. Moi, je n’en ai pas été témoin, mais j’ai une cousine à Saillette qui a vu tomber des flocons d’or de cette centiloge. Je vous assure ! Tous les voisins ont passé une semaine à tamiser la terre des champs en espérant trouver quelques pépites.

– Une semaine papale ou une semaine féerique ? » ricane Mirmepeste.

L’image de la fameuse centiloge géante projetée par la lanterne astronomique explose soudain en corpuscules de lumière qui partent tisser dans le ciel le dessin des principales constellations. La cornemuse, pour marquer ce changement de scène, trille dans l’aigu avant d’entonner une sonnerie plus grave.

Alerté par un bruit étranger qui ne doit ni à la cornemuse ni à la cigale, Obicion se raidit sur sa chaise.

« Vous entendez ?

– Quoi ?

– Les cloches d’Enlori...

– Hein ? Ah... C'est vrai... Tu as l'ouïe fine.

– Que sonnent-elles à cette heure ? »

Obicion se lève brusquement, lâche son verre à demi-plein et s'exclame, le visage tatoué par la branche occidentale de la constellation de l'Estrapade :

« Elles sonnent le tocsin ! »

\*

Tous les regards se sont détournés du ciel et convergent vers Enlori. Le cornemuseux s'est tu. Juché sur son rocher, lui seul peut voir la petite cité à travers laquelle l'Hyle, bordée sur sa rive gauche de falaises crayeuses, esquisse comme une bouche souriante.

« Il y a des lumières sur la place de l'Escalot ! » hurle le musicien alors qu'à sa hanche, l'outre de peau de son instrument finit de se vider en couinant. « Des flambeaux ! Et sur le chemin de halage ! Et sur la route d'Abarot ! Il y a des lumières partout !

– Un incendie ? demande-t-on en bas.

– Non ! Pas un incendie ! Mais des gens par centaines ! Une armée ! »

Un homme, qui n'est qu'une silhouette dans les ténèbres, surgit alors. Il a couru à perdre haleine sur le chemin, et, tombant à genoux, c'est avec peine, entre toux et crachats, qu'il apprend aux gens qui le pressent de parler :

« Ils... Ils... Les chevaliers... de... Sainterel... Ils sont... entrés... dans Enlori... Et... avec eux... il y a... un excrucieur ! Et son borelier... Et sur la place... ils dressent... une... une des reliques... de Chincheface ! Elle était encore couverte de son suaire... quand... je suis parti... »

Obicion écarte la foule, attrape le messager par le col et lui demande, les dents serrées :

« Tu es sûr de toi ? Tu n'as pas bu ? Tu n'as pas fumé de chanvre ?

– Non... Non... Une relique ! C'est l'inquisition ! Comme autrefois ! Et puis ils ont... ils ont demandé... où l'on pouvait te trouver... toi ! Et je crois... je crois... qu'on les a bien renseignés... »

L'ancien officier lâche l'homme haletant et agrippe la poignée de son épée. Mirmepeste a déjà sorti la sienne. Une lame d'apparat, du genre qui se brise au premier choc. Pafinol a trouvé un gourdin. Et Parche tient son chapeau à plume comme s'il tenait une targe. Parmi les gens venus assister à la leçon d'astronomie, nombreux sont ceux qui ont sorti une dague de dessous leur chemise ou bien ramassé un bâton. Le vin aidant un peu, ils se sentent tous prêts à en découdre avec les envahisseurs

« L'inquisition ? gémit le prévôt qui refuse d'un mouvement de main le pistolet rouillé que son adjoint lui tend désespérément. L'inquisition ? On aurait quand même pu me prévenir ! Mais que vient-elle *inquisitionner* ? C'est fini, tout ça, non ? Les hérésies, les *popelicanes*, les procès et les châtiments... Non ? Hein ? C'est fini ? »

L'adjoint lui fait signe qu'il n'en sait rien.

Obicion se hisse sur le tabouret municipal. Encore maître de sa colère, il parvient à lancer à la cantonade, sans que sa voix ne tremble :

« Lâchez vos armes, ou bien vous serez avant l'aube, vous et vos familles, des cadavres... du moins pour les plus chanceux... Que ceux qui sont sans lien avec l'hérésie doctrinale rentrent tranquillement chez eux. Quant à ceux qui pratiquent en secret le doctrinal centripète, qui possèdent des livres sur le sujet, qui ont un parent, un enfant, un proche devenu ermite, qui se sont mêlé un jour ou l'autre dans leur vie d'hérésie ou de féerie, que ceux-là fuient à toutes jambes vers Saillette... Ils n'oseront pas vous y suivre. »

Le prévôt acquiesce avec l'automatisme stupide d'un balancier de clepsydre. Mais la foule hésite à suivre les consignes d'Obicion. Quelqu'un s'exclame :

« Obicion, vous nous demandez d'être des lâches ! »

Agacé, l'officier répond :

« Oui ! Des lâches ! La honte vous rougira la face quelques jours durant, mais vous serez vivants ! Et vos enfants le seront également ! Alors faites-leur la faveur de manquer de courage ! »

La foule hésite encore, mais déjà les gens prennent leurs distances avec ceux dont il est de notoriété publique qu'ils ont des sympathies hérétiques.

Le cri du cornemuseux les décide enfin à choisir la raison :

« Je vois venir des cavaliers ! Au moins dix ! »

Après avoir fait cette annonce, il se couche dans la bruyère, bien décidé à ne plus en sortir avant que le soleil ne se soit levé.

C'est alors la débandade. Une partie de la foule vient se serrer craintivement contre l'étrave tiède du rocher de la Craffe. D'autres s'agenouillent sur le sol et se mettent à prier saint Miton-le-clouté qui a sa chapelle consacrée dans les environs. Une dizaine de personnes prennent la direction supposée de Saillette ; parmi eux, l'adjoint du prévôt.

Ce dernier observe avec effroi la fuite de son homme de confiance. Car le voilà complice d'hérésie maintenant, lui qui a abrité un hérétique dans l'hôtel de ville sans le savoir — oh ! non ! il n'en savait rien ! juré ! Il se demande s'il doit courir sur ses talons pour partager son exil, ou l'abattre de ses propres mains pour prouver sa bonne foi. L'abattre ! Oui ! C'est encore ce qu'il y a de mieux à faire !

Mais non ! Par tous les saints ! C'est l'autre qui a le pistolet !

Faute de mieux, le prévôt d'Enlori se met lui aussi à prier, maudissant au passage les échevins qui l'ont élu à ce poste.

« Vous devriez prendre la fuite pendant qu'il est temps, conseille Obicion à ses trois compagnons.

– Nous resterons à tes côtés », lui affirme Pafinol.

Et Mirmepeste d'ajouter bravement, faisant siffler sa lame dans le vide :

« Ce ne sont pas... combien a-t-il dit déjà ? dix ? Ce ne sont pas dix cavaliers qui vont nous faire peur !

– Plutôt quinze... murmure Parche en écoutant la cavalcade se rapprocher.

- Je dirais vingt, le corrige Obicion.
- Les cornemuseux ne savent pas compter ! »

Surgissant à la fois du bâbord et du tribord du rocher, ce sont bien vingt cavaliers qui mènent leurs montures, des chevaux des pâtures de Vergille, les plus robustes et les plus indifférents à l'odeur du sang, caparaçonnés de cuir clouté. Les cavaliers appartiennent tous à la chevalerie de Sainterel et de Ripopé : visages occultés par un masque rouge sur lequel ont été calligraphiés des versets du Lucidaire, têtes engoncées dans un étroit capuchon de maille, cottes solides renforcées aux épaules et au ventre par des plaques de cuivre, fourreaux doubles pour contenir l'épée et le fusil, lourds triplices d'argent — une croix posée sur une ligne horizontale, le symbole des trois supplices d'amour, de chair et de raison — autour du cou.

Ceux qui débouchent de la gauche ont dégainé l'épée, ceux qui viennent de la droite, le fusil. Ils immobilisent leurs montures en bordure du champ, se rangeant en deux arcs parfaitement symétriques. Obicion remarque que les écritures laiteuses de leurs visages, qui luisent d'une légère phosphorescence, se complètent pour former deux longues citations, et il frémit à leur lecture, car elles ne sont pas empruntées comme le veut pourtant la tradition des ordres chevaleresques au livre saint du Lucidaire, mais à l'Excrucioir, le livre de l'inquisition.

La première dit : *« Il n'y a qu'une vérité pour une multitude de mensonges. La vérité est le châtement de réalité dont nous avons mérité l'administration. Ceux qui s'égarent et croient échapper à ce que Dieu a décidé d'infliger à sa créature, ceux-là nous rencontreront au bout de leur route. »*

La seconde complète : *« Et par la démesure de notre châtement, ils reconnaîtront s'être égarés, et, voués par nos soins aux trois supplices de réalité, aux treize reliques d'épouvante, aux seize lucidités noires, ils retourneront vers Dieu, humbles et souffrants. Que le Seigneur, les saints et les papes nous donnent la force de l'horreur. »*

Obicion crache devant lui et offre aux cavaliers, sans en oublier un seul, toute l'expression de sa haine et de son mépris. Un cavalier retardataire vient alors se poster entre les deux groupes en armes. Il n'est pas monté sur un splendide cheval de Vergille, mais sur une humble mule. Il ne porte pas une cotte valant son poids en oytes d'or, mais une bure loqueteuse et crasseuse. Son visage n'est pas masqué, mais ses traits ont la hideur d'un masque de charivari. Ses joues s'effondrent de part et d'autre de son visage en deux bajoues flasques, l'une de ses narines est fendue jusqu'à la racine du nez, son front porte la trace d'une ancienne et profonde brûlure qui ne veut pas guérir, ses paupières sont gonflées par le manque de sommeil, il n'a en haut du crâne que quelques mèches si longues qu'elles pendent en serpentins gras sur ses tempes... Il est sans arme, et ne porte pas le triplice d'argent autour du cou, mais un pendentif d'un autre genre, un pendentif qui bouge et qui glapit : un petit rongeur maintenu à un collier de fer par deux aiguilles qui lui traversent le corps de part en part.

*Le signe des excrucieurs, se souvient Obicion, une bête vive qu'ils s'astreignent à maintenir en vie le plus longtemps possible, jusqu'à ce que les préparatifs soient achevés, une manière de dédicacer leurs actes à l'abjection.*

« Je suis l'excrucieur Repurgue, serviteur de la troisième relique de Chincheface et du pape Octonaire, dit l'homme d'une voix abrasée par les fumées infâmes de la chair mise au supplice. Je viens à Enlori pour en chasser l'hérésie ! »

Dans l'ombre, la foule murmure sa peur.

« Braves gens, braves gens ! Vous n'avez rien à craindre de moi ! »

Il se laisse glisser du dos maigre de sa mule, et, tout en continuant à parler à la cantonade, il tord son cou vers Obicion et ses trois compagnons.

« Vos cœurs savent où est la vérité et où sont les mensonges ! Nous venons faire taire les mensonges ! Une bonne fois pour toutes ! Ensuite, nous offrirons aux cœurs purs que vous êtes ce qui leur revient : la Région du Centre lorsque nous l'aurons guéri de sa lèpre philosophique. »

En entendant cela, le prévôt redresse la tête qu'il avait, avec l'humilité du bon triplicien, enfoncée dans une touffe de thym. C'est qu'il se verrait bien avec le titre de comte centripète.

« Mais d'abord... d'abord... Je dois... m'entretenir... avec cet homme. »

Il montre Obicion.

« Cet homme... Cet assassin ! Ce tueur de saints ! Ce fou ! Qui tortura un mois durant l'evescal Gastin ! Qui saigna sans pitié mon prédécesseur, l'excrucieur Resse ! Saviez-vous cela, braves gens ? Non, il s'est bien gardé de se vanter de ses crimes ! Le Retable de Chincheface en fera un autre homme... Lorsque ses os décoreront un panneau, sa peau un autre, ses organes un troisième, et qu'il vivra encore, oh ! oui ! comme il regrettera ses crimes ! »

Obicion fait un pas vers l'excrucieur. Aussitôt, dix bras emmaillotés d'acier se plient et dix fusils dardent leurs canons doubles. Repurgue fait un signe à sa milice et leur crie :

« Celui d'entre vous qui tuera cet homme le remplacera sur le Retable ! J'en fais le serment ! »

Détendant brusquement son bras, Obicion attrape l'excrucieur par son cou goitreux. Il lui arrache son pendentif vivant et d'un coup de talon met fin aux souffrances de la musaraigne.

Repurgue se met à ricaner.

« Vous avez de la compassion pour les musaraignes... »

– Oui... Mais les gens de votre espèce m'en inspirent beaucoup moins...

– Ah ah ! Notre seul souci est d'inspirer la peur.

– Vous n'avez rien à faire ici, Enlori est une ville libre et votre pape a autrefois apposé son sceau sur la bulle qui offre liberté de culte au Doctrinal Centripète.

– L'enlèvement et le meurtre de l'evescal Vertevelle, il y a neuf mois de cela, et toutes les féeries diaboliques fomentées par les ermites en ont, de fait, annulé certaines clauses.

– Craignez la colère du roi si vous franchissez les montagnes de la Région du Centre.

– Nous agissons avec son consentement ainsi qu'avec celui des comtes d'Ando. »

Cette nouvelle fait couler dans le corps d'Obicion une humeur froide. Il sait que l'excrucieur ne lui ment pas. La duplicité ne fait pas partie des vices de cette triste confrérie.

Il sent dans sa main celle, poisseuse de sang tiède, de sa sœur Euphrosine, celle qu'il a tenue jusqu'à ce qu'elle soit de glace... avant de border la jeune fille morte dans sa propre peau écorchée et de pleurer sur son cadavre exsangue. Puis il entend confusément, tel un chœur invisible dans une travée de son esprit, les cris des tortionnaires de sa sœur, Resse et Gastin. Celui-là, avec son aube d'or et ses pierres précieuses aux doigts, celui-là, il le fit chanter ! longuement !

Et si l'infection de son cadavre le poursuit encore dans ses rêves, il ne regrette rien, non, rien.

Il flaire la trahison et la raison d'état, la peur aussi. Le roi Orbarin Oraprim... Une amitié sincère les liait pourtant. Le monarque joua de son influence pour le mettre à l'abri des poursuites de la papauté. Il joua encore de son influence pour mettre un terme à la seconde inquisition. Et voici qu'il donne son assentiment à la troisième ! Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi le pouvoir est-il toujours, éternellement, l'école de la tromperie, du renoncement à l'honneur et à l'amitié ?

Si Obicion savait...

S'il savait que l'abdication du roi face au pouvoir papal tient à un ourson élimé rempli de bourre moisie.

En esprit, il revêt le manteau de peau de sa sœur Euphrosine et la colère, attisée par la haine, l'enflamme. Il repousse l'excrucieur qui le fixe en ricanant ; son épée glisse hors du fourreau et fend aussitôt l'air. Il ne vise pas la gorge, il vise le ventre. Car il ne veut pas le tuer, il veut le voir se vider de ses entrailles !

Mais un choc violent détourne sa lame, transmettant à son poignet une onde douloureuse. Il lève les yeux vers un chevalier qui vient de faire exécuter un pas en avant à sa monture, et qui tient assez nonchalamment un espadon massif d'un modèle qu'Obicion se souvient d'avoir vu, autrefois, sur le râtelier d'un vieux maître d'arme.

« Je vous sais gré de votre protection, Sagremor, caquette l'excrucieur. Maintenant, saisissez-vous de cet assassin... Assommez-le, mutiliez-le, je m'en fiche, mais gardez-lui un souffle de vie ! »

Le chevalier acquiesce.

Obicion, la garde baissée, recule de quelques pas jusqu'à ce qu'il sente dans son dos les plumes tremblotantes du chapeau de Parche.

« Que fait-on maintenant ? lui souffle le rentier à l'oreille.

– Aux bois de la Faille, lui répond Obicion sans quitter des yeux le masque écarlate du chevalier.

– Mais les chevaux pourront nous y suivre. Les broussailles y sont maigres et les sentiers peu escarpés... Et puis, il y a les Auvents là-bas... La bouche de l'En-Dessous...

– C'est justement dans cette bouche que je compte les mener. Courez maintenant !

– Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! » gémit Parche en détalant comme une perdrix, avec laquelle il partage d'ailleurs le plumage. Obicion se fend d'une estocade à l'allonge si

ample que les tendons de son épaule et de son genou récriment douloureusement. Sa lame traverse le poitrail du cheval et lui crève l'artère fémorale. La bête est surprise, elle ne songe même pas à hennir, et son cavalier met quelques instants à comprendre qu'on vient d'ôter la vie à sa monture. Lorsque l'animal mourant commence à basculer, Obicion a déjà rejoint ses trois compagnons.

« Tenez-vous à mes côtés, leur conseille-t-il, ils n'oseront pas tirer de peur de me blesser mortellement ! »

Parche n'est pas assez prompt à suivre ce conseil. Une nuée de plombs s'abat sur ses épaules. Le choc le jette au-devant de ses compagnons. Il finit sur le dos, entouré d'une auréole de sang, sa main tenant encore fermement son chapeau à plumeau.

Le chevalier Sagremor saute de son cheval avant que celui-ci, en tombant sur le flanc, ne l'éjecte de la selle.

« Fâcheux, maugrée-t-il... Et quel manque de courtoisie que de s'en prendre à une jument... »

– Ramenez-le », susurre derrière lui l'excrucieur.

Sagremor claque des mains.

Parfaitement disciplinée, la troupe s'élançe.

« Ont-ils bien compris les ordres, au fait ? » s'inquiète l'excrucieur après que la poussière est retombée.

\*

Le tambourinement des sabots ferrés est une grêle d'acier sur le sentier. Des pierres polies durant des siècles par les semelles des bergers et les ruissellements des pluies de printemps sont arrachées de leurs gangues argileuses et pulvérisées. Les plantes poussant à la bordure sont broyées par les pilons musculeux des pieds de ces chevaux qui ont dans l'œil un peu de la folie de leurs cavaliers. Ces derniers n'ont d'ailleurs pas besoin de les étriller, ils courent d'eux-mêmes sur les talons de leurs proies tels les chiens d'une meute.

Rien ne les arrête. Ni la barrière que referme Pafinol derrière lui, et qui, l'instant suivant, explose sous la charge de deux poitrails écumants. Ni le rondin jeté en travers du sentier par Mirmespeste, et que les chevaux de tête renvoient d'un coup de patte à son expéditeur, manquant d'un cheveu lui briser les reins.

Ces bêtes-là ne sautent pas par-dessus les obstacles, elles les fracassent !

« Ici ! » gronde Obicion en montrant une coulée entre deux buissons.

Les trois hommes s'y précipitent. Les chevaux également, brisant et broyant, indifférents aux longues épines qui leur traversent le cuir. Au contraire, les voici galvanisés par les piqures cruelles des végétaux. Leurs hennissements font songer aux feulements d'une chouette effraie prise dans un piège à glu : effrayant et lugubre.

La coulée devient escarpée. En contrebas, il y a une prairie sèche, puis une orée de chênes et des falaises qui ouvrent à leur base des naseaux noirs : les Auvents, ces larges cavernes par lesquelles le monde de l'En-Dessous respire.

« Ils ne pourront pas nous suivre ! » s'emballe Mirmepeste alors qu'une pluie de gravats accompagne sa glissade catastrophique à travers la coulée.

Son épée, qu'il tient stupidement hors du fourreau, s'accroche à un taillis puis à une souche, enfin à une racine, pendant qu'il s'étale dans la poussière, rebondissant sur son ventre rond. Pafinol et Obicion se retournent, prêts à lui porter secours, mais les chevaux fusent à leur tour dans la coulée en deux colonnes d'éboulis et de dévastation.

C'est comme un déluge, un déluge bestial dont seul un gouffre saurait arrêter le flot.

Et lorsque Mirmepeste, après avoir rebondi à trois reprises, se relève, il n'a que le temps de montrer à ses amis qu'il est indemne avant d'être saisi par ce déluge. Un sabot lui brise la jambe, un autre lui broie la hanche. Hurlant d'effroi il lève son épée, elle lui est arrachée des mains. Et la pince implacable d'une dentition chevaline se referme sur sa nuque. Le cheval, un étalon dont le sexe à demi-dressé saille sous le ventre, soulève Mirmepeste aussi aisément qu'il soulèverait du fourrage. Il laisse à son cavalier le soin d'achever la proie d'un coup de lame en travers du crâne, et c'est seulement lorsqu'il cesse de sentir les derniers spasmes de vie entre ses mâchoires qu'il lâche ce poids mort.

Quarante sabots attendent le cadavre pour le réduire au sol en un curieux mélange de tissu et de chair.

Juste un entracte... La traque reprend aussitôt.

Obicion et Pafinol courent à travers les herbes. Pafinol est repu d'épouvante et de peine. La bave aux lèvres, il rugit sans même s'en rendre compte. Parche ! Mirmepeste ! Morts ! Alors que cette nuit devait être celle du rêve, de l'amitié, du savoir partagé ! Il a dans la bouche le goût de la crème au miel dont Mirmepeste avait le secret, et celui, musqué, des tabacs macérés de Parche. Leurs dîners, leurs beuveries, leurs ballades dans les ruelles d'Enlori, leurs brailleries sous les fenêtres du prévôt... Il sème derrière lui, dans la prairie obscure et sèche, tous ces souvenirs qui réchauffaient si bien son cœur lorsqu'il songeait durant les froidures hivernales au terme de sa vie.

Cette nuit, le monde, son monde, a basculé sans prévenir dans les ténèbres.

Obicion le pousse en avant, le rattrape lorsqu'il chancelle, le remet sur ses pieds et lui enjoint de continuer. Sans cet aiguillon, il se serait déjà couché sur le sol pour attendre les sabots aiguisés de la mort.

« Ils payeront ! lui affirme Obicion.

– Oui ! hoquette-t-il. Oui ! Oui ! »

Brusquement, une autre nuit se substitue à celle à travers laquelle ils couraient. Ils viennent de pénétrer dans les Auvents. Et il n'y a pas d'étoiles ni de lune au ciel des cavernes.

Rien qu'une absolue noirceur.

« Ici ! aboie Obicion en tirant Pafinol par la chemise vers un boyau latéral dont les parois, malgré les ténèbres, luisent de l'éclat graisseux du charbon.

– Mais... mais... nous allons nous perdre dans ces cavernes !

– Je connais le chemin.

– Le chemin pour où ?

– Le chemin qui mène chez les rioteux. »

\*

Hinguet se gratte le bourrelet du genou en promenant un regard morne sur l'immense salle au centre de laquelle il se tient. Assis sur un rocher depuis deux béringues — la béringue est l'unité de mesure temporelle qu'utilisent les habitants de l'En-Dessous, et qui signifie le laps de temps qui s'écoule entre deux envies pressantes d'uriner —, il s'ennuie affreusement.

Hinguet est un rioteux entier. Son anatomie, à la différence des fraselés ou des esmoignés, est fort semblable à celle des hommes de l'Au-Dessus, excepté que ses articulations, ainsi que sa bouche et ses yeux, sont entourés d'épais bourrelets de chair kératinisée. Hinguet fait la sentinelle, parce que Jop l'ossifié à qui revient d'habitude cette tâche, s'est encore fracturé on ne sait quel os. Il en faut de la patience pour exercer ce rôle, et les entiers n'ont pas cette qualité. D'ailleurs, si l'on se fie à l'avis des autres rioteux, les entiers n'ont qu'une qualité à leur actif : celle de n'en avoir aucune.

*Jop a les os poreux, déplore-t-il intérieurement, il devrait prendre sa retraite et passer les béringues qui lui restent à vivre dans les boues médicinales de la Plange. Et moi, je devrais m'occuper de mes trois émiettées qui doivent en ce moment même piller sans vergogne mes réserves de conserves.*

C'est à chaque fois la même histoire. Lorsqu'il s'agit de désigner qui remplacera Jop, tous les doigts, les moignons et les ongles se tendent vers lui, le brave Hinguet qu'on dit si gai. « Tu as le tempérament d'une sentinelle... Tiens, prends cette boîte de quenelles sauce pêcheur, c'est offert de bon cœur... Et n'oublie pas la vese... »

La vese, ce puissant sifflet qui lui pend sur le torse... Jamais encore il n'a eu l'occasion de s'en servir. Aux Auvents d'Enlori, il y a peu de passages.

Alors évidemment, quand il voit surgir deux humains essoufflés, et qu'il entend de toute part l'écho d'une cavalcade, il est un peu surpris.

« Qui va ? Qui vient ? Et vers quel trépas ?

– Fuis avec nous si tu veux vivre ! » lui enjoint Obicion en passant à sa hauteur.

Hinguet se lève de son rocher.

« Hein ? Mais... Je suis Hinguet le gai entier, sentinelle des Auvents. Et vous devez vous faire connaître !

– Fuis ou cache-toi ! le met une dernière fois en garde Obicion avant de disparaître dans l'obscurité.

– Mais non ! C'est à vous de fuir ! Enfin... Les humains fuient les rioteux ! Non l'inverse ! »

Clignant nerveusement des bourrelets du visage, il porte le sifflet à sa bouche, prend une ample inspiration, et...

Le tonnerre d'un fusil lui emporte tout l'arrière du crâne.

Les cavaliers aux masques pourpres envahissent la caverne. L'un d'eux fait trotter sa monture jusqu'au cadavre du rioteux et lui fauche la tête d'un coup d'épée.

« Engeance d'Hellequin ! »

Les cavaliers font le signe du triplique sur leur torse et s'engagent plus profondément dans le réseau de cavernes, maudissant, dans les prières qu'ils chuchotent sans cesse, les ténèbres et ceux qui les habitent.

\*

Pafinol est à bout de force. Il se noie peu à peu dans son propre effroi, ne sachant pas d'ailleurs ce qui le terrorise le plus : les cavaliers qui ne sont plus qu'à quelques mètres d'eux ou ces cavernes qu'on dirait creusées dans la substance même de la nuit.

« Encore un effort ! » l'encourage Obicion.

Mais les chevaux sont là, juste derrière eux, il peut presque sentir leur souffle contre sa nuque, et s'ils ne renâclaient pas à avancer sur ce territoire oppressant, ils les auraient déjà rattrapés. Il jette un regard dans son dos. Les bêtes qui viennent en tête donnent l'impression de s'arracher d'un amnios noir, tels des poulains naissant de la matrice d'un monstre abyssal. Les épées tendues des cavaliers leur font des rostres brillants.

Hideuses licornes...

« Là ! » rugit Obicion, en entaillant les ténèbres avec sa rapière.

Une cloison molle, une cloison d'argile que le goutte-à-goutte d'une infiltration tient toujours humide, s'ouvre en deux. Obicion pousse Pafinol dans la déchirure qu'il vient d'ouvrir. Le malheureux sent ses épaules qui glissent dans l'argile, une tranche grasse lui caresse la joue, la boue nappe de bistre ses cheveux...

Il vient au monde.

Mais pas dans le genre de monde où l'on souhaite naître.

« Non ! Non ! Non ! Par tous les saints, non ! » glapit-il en découvrant ce qu'il y a derrière la plaie d'argile.

Un quai de béton lézardé... Une vieille micheline brinquebalante et poussive qui surgit d'un tunnel... Un lampadaire électrique qui clignote en grésillant... Une petite gare en partie fracassée par la roche granitique contre laquelle elle a poussé... Et partout, des monstres... Tant de monstres ! Une foule grouillante de ces créatures dont il a, maintes et maintes fois, entendu parler depuis son enfance sans jamais, Dieu merci ! les avoir vues. Les rioteux, le peuple de l'En-Dessous, ceux qui ont érigé, dit-on, la cruauté en mode de pensée, cette cruauté qui les fit naître mille ans auparavant dans la douleur et la folie. Et lui, Pafinol, commerçant tranquille et prospère, qui aime tant le soleil, la lumière, les chaudes après-midi à paresser à l'ombre d'un saule, le voilà soudain trébuchant dans leur royaume.

Il y a là des fraselés, les plus redoutables, et par dizaines, qui ont autant de bras et de jambes qu'un fagot de bois mort, des membres fins, brisés par quatre articulations, et terminés d'ongles effilés, et une tête qui ressemble à une rose morte ou à la main desséchée d'une momie. Il y a là aussi des esmoignés qui étalent toute l'incongruité de leurs difformités mutilantes : certains ne sont qu'un bras lié à une jambe, d'autres un torse sautillant sur des

pieds, d'autres encore deux cuisses reliées à un bassin. On ne saurait décrire exhaustivement l'infinie variété de leurs anatomies. Il n'y a qu'une constante et elle n'est pas faite pour calmer la terreur de Pafinol : si quelques-uns ont un cou, aucun ne possède une tête. Au milieu d'eux, quelques ossifiés, grandes carcasses couleur d'ivoire, font grincer les plaques de leur squelette externe pour se tourner, lentement, avec précaution, vers les deux intrus. Au bout du quai, obstinés à ne pas se mêler à la plèbe, deux entiers paraissent, comparés à ce pandémonium, presque humains, et Pafinol y trouve un peu de réconfort... Jusqu'à ce que le malheureux aperçoive les concubines qui les accompagnent : des entières autrefois, mais que le scalpel de leurs maîtres a allégé de plusieurs de leurs membres, bras, jambes ou seins...

Chacun à sa manière ; c'est une signature.

Pafinol n'en finit pas de hurler, et il regarde, les yeux écarquillés, Obicion qui s'avance, sans peur, comme s'il arpentait, en attendant son train, le petit quai de gare qui se trouve à deux lieues d'Enlori.

« Viens avec moi ! »

Non... Pafinol ne veut pas. Et même s'il voulait, il ne pourrait pas. Ses jambes ont décidé cette fois de ne plus répondre à sa volonté. Et sa volonté est partie voir ailleurs.

Avec le grignotement de crabes courant sur les dalles d'une cuisine, les fraselés se précipitent vers Obicion pour l'encercler dans la herse barbelée de leurs propres corps. Ce ne sera, à coup sûr, pas très distrayant de le démembrer, celui-là, ce sera au contraire comme partager une tarte en soixante parts. Frustrant. Et l'autre, qui mugit, là, les pieds dans la boue, tout juste une mignardise... Pas de quoi rater son train. Alors autant faire vite, car il n'attendra pas.

Obicion ne perd pas le peu qui lui reste de sang froid. À quoi bon d'ailleurs. Il déclare d'une voix résolue, bravant du regard les yeux pédonculés qui se voilent parfois d'une paupière rigide et blanche, et qui l'observent avec une férocité goguenarde :

« Je suis Obicion, et je bénéficie en ces lieux de la protection de Mesvolu du Propensoir de l'ancienne Coublel ! Nous ne sommes pas des envahisseurs ! Mais nous les précédons ! »

Obicion n'a pas la moindre idée de ce qu'est le Propensoir de l'ancienne Coublel, mais il se souvient avoir entendu autrefois le complice de dame Plommard, Hognard l'entier, désigner de la sorte Mesvolu, le fraselé avec qui l'officier s'était lié... d'amitié — autant du moins qu'il soit possible de le faire avec un être pour qui c'est une honorable et enrichissante distraction que d'autopsier avec ses ongles un corps vivant.

Les mots d'Obicion font hésiter les fraselés. Dans leur dos, la voix timide et chuchotante d'un esmoigné, qui n'est qu'un bassin porté par deux jambes, intercède :

« Je le connais... Il dit vrai... »

– Ah ? grince des dents l'un des fraselés. Et l'autre, tu le connais ?

– L'autre ? Non. »

Les fraselés, ravis, abandonnent aussitôt Obicion au profit de cette nouvelle proie qui hurle si joliment.

Une épée maniée comme un fauchard fend le mur d'argile et les prive de cette distraction de substitution. L'épaule tranchée de biais jusqu'au sternum, le malheureux Pafinol n'en continue pas moins de hurler toute l'épouvante que son poumon indemne a encore en lui. Un coup de botte le fait taire pour de bon et projette son corps ensanglanté au milieu des fraselés.

Dans un infernal concert de hennissements, les cavaliers surgissent de la plaie d'argile. Les chevaux, en sentant l'odeur des rioteux qui a dans leurs naseaux l'âcreté métallique d'une bassine remplie de caillots de sang animal, sont aussitôt pris de panique et deviennent incontrôlables. L'un d'eux dérape sur le bord du quai et bascule sur la voie avec son cavalier. D'autres se dressent sur leurs pattes arrière, la crinière hérissée. Un autre, ayant perdu toute raison, se précipite sur le quai. Son cavalier abat au passage son épée sur un esmoigné qui est une jambe et deux bras formant un Y, mais il ne fait que lui écorcher l'aisselle du milieu.

« Ce sont eux les envahisseurs ! » tonne Obicion.

Les fraselés se moquent tout à fait de cet aspect des choses. Pour eux, il s'agit juste d'une distraction inattendue et d'un genre plus substantiel que celle à laquelle ils allaient se livrer.

Eh bien, tant pis. Ils prendront le train suivant... les bras chargés de cadeaux pour leurs épouses et leurs enfants.

« Je vais te conduire à Mesvolu, propose Give, l'esmoigné qui a intercédé en faveur d'Obicion.

– Mon ami...

– Ton ami est mort... Mais si cela peut être une consolation pour toi, il va, dans la foulée, être largement vengé. »

Le vieil homme acquiesce et tourne le dos au massacre qui éclot, fleur de sang et d'entrailles, au bout du quai. Il entend seulement les étranges ricanements des fraselés, les hennissements de douleur des chevaux, les cris affreux des chevaliers que des ongles chirurgicaux mettent au supplice : un tintamarre qui fait surgir en lui une sarabande de souvenirs dans laquelle, à l'évidence, il aurait préféré ne plus jamais être entraîné.

La diversion satisfait en tout cas ceux qui montent dans le train, claudiquant sur leurs moignons, traînant leurs lourds sabots d'os, ou faisant les fiers aux bras de leurs concubines. Elle offre un spectacle qui ne manque pas d'intérêt, un spectacle plein de sang, de fureur et de leçons très complètes d'anatomie comparée entre l'homme et l'équidé.

Mais surtout, plaisir inestimable, les wagons ne seront pas bondés aujourd'hui. Chacun trouvera une place assise, et rentrera chez lui sans trop de contusion.

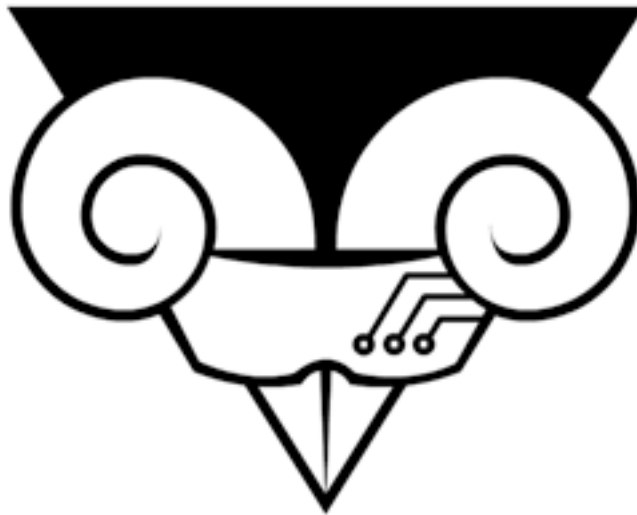
« Tu veux t'asseoir côté fenêtre ou côté couloir ? » s'enquiert l'esmoigné auprès d'Obicion qui lui répond par un silence accablé.



[Bifrost n° 64](#)

Spécial Jérôme Noirez

Disponible en [version numérique](#)



# e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur  
[e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Un avis, un bug, une coquille ?  
Venez discutez avec nous sur  
[forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)